

1. Dégagez le pas de tir !

Je repris le boulot le 15 septembre après deux ans d'interruption. L'entreprise pour laquelle je travaillais était spécialisée dans l'informatique appliquée au dessin et à la conception. Quand j'avais embauché, dix ans auparavant, on venait d'inventer le terme : DAO-CAO. C'est d'ailleurs la raison de mon embauche : on embauchait n'importe qui pourvu qu'il sût maîtriser la souris.

J'avais personnellement participé à la naissance de cette entreprise, quoiqu'autodidacte dans ce domaine. Mais à cette époque tout le monde l'était car rien alors n'existait en matière de formation. C'est pourquoi j'étais compétent : la concurrence n'existait pas et j'étais rare sur le marché.

Mais je le reconnais, les compétences professionnelles étaient bien les seules que j'avais car en matière de relationnel, j'étais devenu une véritable catastrophe. En effet, à mesure que les années passaient, les techniciens avaient remplacé les geeks, les ingénieurs avaient fait leur apparition et moi je me recroquevilais dans la niche que m'avait conservé mon employeur.

Ce que j'ai pu me défoncer pour cette boîte ! Vous ne pouvez pas l'imaginer ! Je peux dire que je ne comptais pas les heures. Il est vrai aussi que j'y ai pris mon pied ! Un sacré drogué.

Bref, l'entreprise avait prospéré, grossi et s'était imposée sur le marché au fil des ans. Son fondateur, qui m'avait à la bonne, il y en a, m'avait constitué une petite niche écologique où personne ne venait me tarabuster et où je ne faisais chier personne. Les années avaient passé et il avait passé la main : il s'était fait racheter par une grosse compagnie dont je n'ai jamais vu le PDG.

L'entreprise que j'avais connue n'était plus qu'un service parmi d'autres, j'avais vu tout ça de loin et n'y avais pas attaché d'importance. J'aurais dû.

Je me contentais de faire tourner le service à la place du père Martin, le chef de service, qui préparait sa retraite depuis au moins cinq années. J'étais resté dans ma niche, développant des trucs pas cochons sans la ramener. J'aurais peut-être dû l'ouvrir plus souvent.

Mais pour être honnête, je n'étais plus le seul à maîtriser ce domaine car la technique m'avait rattrapé et ils étaient de plus en plus nombreux à pouvoir me faire concurrence. Il faut reconnaître que la formation dans le domaine de l'informatique appliquée à la conception avait fait des avancées ahurissantes ces dernières années.

C'est d'ailleurs pour cela que le père Martin m'avait lourdement incité à suivre une mise à niveau. Il craignait que je fasse tache parmi tous ces diplômés. Car, selon lui, c'était bien de diplôme qu'il était question et pas de compétences.

Le plus cocasse, c'est que j'avais participé à la formation des formateurs, lorsqu'ils étaient venus faire leurs stages en entreprise. Mais maintenant, il fallait que j'aie leur demander de m'attribuer un diplôme. Pour cela, je devais prendre un congé de formation de deux ans, à l'issue duquel il me serait accordé une maîtrise. Le père Martin en tréignait.

– Une maîtrise ! Vous qui n'avez pas le bac, ça ne vous tente pas ? Et quand vous reviendrez, ce sera juste au moment de prendre ma place !

Ma foi, deux ans de congé à faire autre chose que de m'enfermer dans mon cagibi, c'était envisageable. Alors j'avais accepté et vous dire que j'ai passé mon temps à bailler pendant que mes condisciples tripotaient leur souris devant leur écran serait mentir. À la vérité, c'étaient des godelureaux dont j'avais l'âge

d'être le père et ils étaient beaucoup plus malins et plus vifs que ce que je m'estimais en droit de le supporter. Ils avaient une de ces mémoires, ces petits cons ! Bref, je ramais dans tout ce qui n'était pas informatique mais j'ai eu ma maîtrise.

Le 15 septembre, je repris donc mon travail. L'accueil fut loin d'être chaleureux mais le contraire m'eût paru louche. Je les avais toujours trouvés un peu dissimulés mais là, en plus, ils étaient antipathiques. C'était nouveau. C'est fou comme on peut sentir un sourire mielleux, face à vous, se transformer en ricanelement silencieux dans votre dos et cela sans même tourner la tête. Ces connards m'accueillaient comme si j'avais pris du bon temps. Il est vrai que j'en avais pris, pendant qu'eux- mêmes bossaient dur pour me payer mes vacances. Les pauvres !

Bosser dur ! Tu parles d'un Golgotha ! Ils arrivaient le lundi à reculons et commençaient à organiser leur week-end dès le mercredi midi.

Bosser dur ? Avec un chronomètre à la place du poil dans la main pour être sûr de ne pas dépasser ! Quand on découvrait un type assis, les bras croisés à son bureau, c'est que la machine à café était en panne et qu'il était pris de court : il s'était laissé aller à bosser trop vite, sans s'en apercevoir.

Ou alors, c'était qu'il était tombé sur un os, disons plutôt un osselet, qu'il n'était pas censé savoir gérer tout seul, même s'il l'avait vu faire des milliers de fois. Il n'était pas payé pour. Ça suffisait à lui calmer l'initiative.

Tous les gars que j'avais vus embaucher dans l'entreprise se considéraient payés pour remplir une fonction, non pour réaliser un travail. Le travail, ils le considéraient comme un pensum, moins ils en avaient, mieux ils se portaient. À tel point qu'ils trouvaient normal d'être payés quand ils remplissaient leur fonction et récompensés quand ils faisaient leur travail. Il leur aurait

paru incroyable d'imaginer que leurs salaires étaient payés par ce que nous facturions à nos clients, le vingt du mois.

Le chef du service, c'était Robert Martin. Sa femme, Denise, était sa secrétaire. Tout ça se passait en famille et c'était assez sympa. Monsieur Martin appelait son épouse « Madame Martin » et elle l'appelait « Monsieur Martin ». Ça se passait en famille mais on restait formel : ils n'allaient pas jusqu'à se vouvoyer, ce qui aurait pu paraître exagéré. En effet, tout le monde se tutoyait dans le service. Enfin, presque tout le monde. Moi, on me vouvoyait et je vouvoyais tout le monde car je n'ai jamais réussi à introduire de la familiarité avec cette équipe. En fait, à part les Martin, j'étais le plus ancien, une sorte de monstre, un gogol, et c'est peut-être pour ça qu'on me vouvoyait.

Donc, le 15 septembre, je reprends mon poste et je file voir le père Martin. Je traverse donc l'open space vers son bureau en répondant aux sourires mielleux par un hochement de tête et aux ricanements silencieux par l'indifférence. On prétend qu'un open space cela sert à faciliter la communication entre les salariés. Faux ! Cela sert surtout à empêcher les mecs concentrés sur leur ordinateur à jouer à Freecell, à la Dame de Pique ou au Sudoku quand ils sont en tête à tête avec leur écran.

Je me dois de l'avouer, je ne les ai jamais vu travailler pour une autre raison que d'y être forcé : un loyer, un train de vie, des vacances. Le boulot n'était plus qu'une peine à purger, un camp de travail dont ils jugeaient légitime de s'évader. Jusqu'à quarante ans, ils ne pensaient qu'aux congés, après il n'avaient plus que la retraite en tête. Robert Martin, lui, était une exception : il n'y pensait que depuis cinq ans. Un original, quoi !

En passant, vers le bout de la salle, je jetai un coup d'œil vers le bureau que j'avais occupé, deux ans auparavant. Eh oui ! j'avais eu mon bureau à moi ! Ma niche écologique, mon cagibi

où tout le monde me suspectait de jouer à Freecell, à la Dame de Pique, au Sudoku ou pire encore : d'être occupé à bosser !

Ils avaient eu la bonne idée de lui trouver un occupant. Sans doute le type qui allait me remplacer lorsque je remplacerai le père Martin. Je ne vis pas son visage car il avait plongé derrière son écran tandis que j'approchais, occupé à déchiffrer je ne sais quoi de particulièrement minuscule. Le type avait besoin de lunettes, à n'en pas douter.

Je passai outre pour aller au bureau de Madame Martin. Je frappai et entrai.

– Machin ? Quelle surprise, heureuse de vous voir ! Alors, ça s'est bien passé ? Prêt pour partir sur de nouvelles bases ? Attendez que je prévienne Monsieur Martin...

Elle décrocha le combiné et me regarda en souriant, en attendant que son mari décrochât. C'était quoi, les nouvelles bases dont elle me parlait ? Enfin, on verra bien...

Madame Martin se détourna à demi comme pour ne pas me regarder et chuchota :

– Allo, Monsieur Martin ?

Puis, plus bas, comme en sourdine :

– Allo, Monsieur Martin ? Il est arrivé... Qui, qui... Machin, tiens ! Je le fais entrer ? D'accord...

Se tournant vers moi, à nouveau :

– Entrez, Monsieur Martin vous attend !

Elle ne poussa pas un ouf ! Mais on n'en était pas loin. Comme si elle venait de lui refiler la patate chaude.

N'importe qui, arrivé à ce point du récit, aurait déjà additionné deux et deux : les sourires obséquieux, les ricanements silencieux, le type dans mon bureau qui se cache derrière son écran, Martin qui va partir, moi qui crois le remplacer. Vous faites la somme de tout ça et vous arrivez à tout sauf à quatre.

C'est bon, j'avais compris. J'allais tout bonnement réintégrer mon bureau et travailler sous les ordres du remplaçant, c'était le plus probable.

J'entrai dans le bureau de Monsieur Martin.

– Ah vous voilà ! Bonjour ! Alors, ça va bien ? Content de vous voir ! Alors, vous, ça va bien ?

Il s'était levé pour venir me saluer, souriant.

– Alors, ça y est...

– Eh oui, me voilà de retour...

– Non, non, je veux dire : ça y est, à la fin de la semaine ! C'est la quille !

– J'en suis heureux pour vous, vous l'avez bien mérité !

– Vous savez quoi ? Mon épouse part en même temps que moi ! Arrivés en même temps, partis en même temps !

– J'en suis heureux pour vous ! Je le répète : vous l'avez bien mérité !

– Ah, oui ! On en a vu de belles, tous les deux, je veux dire avec vous... Voilà, voilà...

– ...Voilà ?

C'est tout ? Il n'attendait quand même pas de moi que je fasse son travail comme je l'avais toujours fait. Tant qu'à m'écraser pour me faire rentrer dans le rang, je n'allais pas lui faciliter la tâche, il n'avait qu'à m'appuyer lui-même sur la tête ! Non mais des fois... Il aurait toute sa retraite pour s'en remettre !

D'un ton qui me parut simuler l'innocence, il me demanda :

– Vous avez vu Monsieur Burnier, à la DG ?

– Non...

Pourquoi aurais-je vu Burnier à la Direction Générale, je ne savais même pas qui c'était ! Il s'absenta dans une gamberge qui lui plissa le front. Je le relançai :

– Qui est-ce ?

– Hein ?

- Burnier...
- Quoi Burnier ?
- Burnier, qui est-ce ?
- Ah Burnier ? Oui, oui Burnier ... Il ne vous a pas demandé de passer le voir dès que vous arriveriez ?
- Ben... Non...

Il prit un air agacé.

- Quel foutoir, je vous jure ! Les secrétaires ne font pas leur boulot ! Ils embauchent vraiment n'importe qui ! Ah, je suis content de partir, croyez-moi !

Il avait trouvé un bon motif de contrariété et comptait l'exploiter au maximum pour éviter d'aborder un sujet qui aurait dû me fâcher vraiment.

- Attendez voir...

Il décrocha le combiné et composa un numéro

- ...Monsieur Burnier ?... Robert Martin... Il est là... Vous savez bien qui... Je vous l'envoie ? Immédiatement ? Oui, vous avez raison, inutile de...

Il se tourna vers moi

- Monsieur Burnier vous attend... À la Direction Générale...

Je ne lui demandai pas ce que je devais attendre de ce type car vu les tortillements du cul qu'il avait exécutés pour tourner autour du pot sans y poser sa pêche, ce ne devait être rien de bon, ce qui me confirma ce que vous aviez déduit vous-même de mes observations.

Bon, je ne vais pas vous la faire à l'envers, Burnier, c'était le DRH. Quand j'ai vu « Direction des Ressources Humaines » sur la porte, j'ai compris que mon sort était réglé. C'était plus grave que je ne m'y attendais : fusillé à l'aube. Il y a, dans le sigle D.R.H., quelque chose de perçant et de cinglant comme une pluie glacée. Une drache, comme on dit chez les chtis.

Burnier me reçut et me fit asseoir. Comme tous les faux-culs mal à l'aise, il fit semblant de ne pas l'être et transforma sa franchise en brutalité.

– Je ne vais pas y aller par quatre chemins...

Burnier, l'homme qui fait du hors-piste pour se mettre en travers de votre chemin.

– Quels diplômes avez-vous...

– ...Vous voulez dire le dernier que j'ai passé ? En fait c'est le seul ! C'est une maîtrise mais...

– Je sais que c'est le seul ! Vous devez comprendre que maintenant nous embauchons des ingénieurs. Tous les techniciens que nous avons sont au moins au niveau d'une maîtrise. Bon, je ne peux pas vous garder ! Ça y est, c'est dit, on ne revient pas là-dessus ! Vous êtes licencié économique avec un mois de préavis et trois mois de salaire. Si vous voulez partir tout de suite, vous pouvez ! Vous avez quel âge ? Quarante-cinq ans ? Vous êtes encore jeune, vous retrouverez facilement du travail, surtout avec vos compétences !

– ...Mais justement, j'en avais un ici ! J'ai une idée : si je suis encore si jeune et si compétent, embauchez-moi, c'est une affaire !

– Bon, écoutez, s'il faut vous mettre les points sur les i, les types comme vous, les dilettantes de l'informatique, avec votre ancienneté, vous nous coûtez plus cher que des ingénieurs !

– Qu'est-ce qu'ils y connaissent de plus que moi ? Je ne doute pas de leur compétence mais j'en sais autant qu'eux...

– Bon, ça va comme ça ! Avec ce que vous nous coûtez, je préfère me payer un ingénieur ! Malheureusement, vous ne l'êtes pas, vous n'avez pas ce petit chose en plus... Il faut connaître des gens... Vous n'avez pas l'entregent... Vous avez passé votre vie dans votre cagibi... Bref, vous n'êtes pas... vous n'êtes pas...

- ...de votre caste ?
- Là vous y allez fort mais c'est votre droit, dans votre situation ! Ce n'est peut-être pas le bon mot... Mais croyez-moi : je suis vraiment, mais vraiment désolé !
- C'est moi, je suis vraiment désolé d'être responsable que vous le soyez à cause d'un bête licenciement !
- Je vois que vous prenez les choses du bon côté puisque vous faites de l'esprit !
- La situation ne s'y prête guère mais je ne vous interdis pas d'en faire ! J'essaie de vous remonter le moral, c'est tout ! Mais vous avez raison, je ne suis pas assez tordu pour imaginer que vous m'ayez fait faire tout ça pour finalement me donner mon ticket de sortie !

Je ne suis pas assez soupçonneux je le reconnais. L'eussé-je été, j'aurais imaginé qu'ils avaient mis mon licenciement sur orbite deux ans auparavant et qu'il n'avait jamais été question que Martin me cédât sa place lors de son départ à la retraite.

Pendant deux ans, la majeure partie de mon salaire avait été pris en charge par le fond de formation auquel cotisait l'entreprise et celle-ci me remettait sur le pavé avec un diplôme. Selon le D.R.H., celui-ci devait me permettre de retrouver facilement du travail.

Mais en réalité, cela leur avait fait faire des économies et c'était plus facile à avaler par les Prud'hommes, au cas où j'aurais fait ma mijaurée. De toute façon, ne m'eussent-ils pas licencié du tac au tac, ils ne se seraient pas gênés pour me faire suer le burn-out afin de m'amener à démissionner sans indemnités.

Finalement, Burnier aussi était gagnant : en me licenciant, il justifiait son salaire, sa place de parking et la plaque à son nom sur la porte de son bureau.

Ça, ce n'était que le 15 septembre et je reçus la nouvelle comme un sac de son sur le bide. Vous imaginez l'état où je me trouvais à peine une heure après mon retour ? Mais le plus cocasse allait suivre, le jour même, alors que j'étais en train de ramasser les affaires que j'avais laissées deux ans auparavant.

Car en fin de matinée on organisa une grande fête pour honorer deux événements : le départ à la retraite des Martin et la promotion de mon successeur. On aurait pu en fêter un troisième : le licenciement de votre serviteur mais, ça, on le passa pudiquement sous silence.

Je dois dire que la coupe de champagne a eu du mal à descendre après qu'on eut levé nos verres à deux reprises. Pour la première fois de ma vie, je me suis senti peu de chose. Le genre de truc qu'on n'aime pas voir collé sous sa semelle !

Jusqu'à présent, je n'avais éprouvé qu'un peu de mépris pour mes collaborateurs, ce dont je ne suis pas fier, personne n'est parfait ! Mais depuis le départ du premier patron de la boîte, avec lequel j'avais tissé des liens d'amitié, j'avais totalement ignoré les cadres supérieurs.

Maintenant, en levant la tête, je pouvais les voir danser entre eux sur un plancher de verre, en m'ignorant superbement.

Ce que je ressentais à leur égard maintenant était nouveau pour moi et ce n'était pas de la bienveillance !